

## À L'ORIGINE DU VIN

Ma mère avait froid et réclamait qu'on lui rende son *kang* <sup>(1)</sup>. C'était aux premiers jours d'octobre, et l'automne déversait, sur les collines de la région, de pâles lumières, lesquelles lueurs semblaient retenir, au prix des derniers instants de leur vie, une nature flamboyante et ignée. Toute la région encuvait son vin. C'était le temps des parfums éthyliques.

Les restes des hauts pieds de sorgho, quelques vestiges, quelques moignons, alignés à perte de vue, étalaient à longueur de rang leur impression de pillage. Plus une seule hampe visible, si ce n'est quelques-unes écrasées sur le sol par le piétinement du va-et-vient des femmes affairées. À moins que la terre ne fût à se délasser, enfin déchargée du poids de ses fruits, dans une vague impression de décoiffe, telle une femme lascive se roulant dans sa chevelure moite après avoir trop donné à des mains trop habiles.

C'était le temps juste après les moissons, et celui des premières gelées matinales, quand on hésite encore à allumer le feu, tant que se maintient l'après-midi suffisamment de soleil pour réchauffer, à travers la matière inégale du papier huilé des fenêtres, la cuisine et la chambre exposées plein sud.

C'était le début de l'automne, la fin de septembre, et elle avait froid.

Elle gémissait sur son lit d'hôpital, toute à cette seule inquiétude : que devenait le *kang* de sa maison ? Elle ne voulait rien d'autre que ce *kang* et la chaleur de ses briques.

\*

On lui avait ligaturé les trompes durant l'accouchement. Une troisième grossesse avait été très risquée, une quatrième lui serait à coup sûr fatale : on ne pouvait augurer des réussites d'une ultime césarienne.

Longtemps, elle repassa sur ses lèvres les chiffres de son âge, vingt-cinq ans, et voulut à peine croire que si jeune, si tôt, elle devrait s'exercer à repasser dans sa bouche agueuse la nouvelle fadeur de sa stérilité. Certes, elle avait eu trois enfants... Il n'était cependant pas tant question de futures maternités que des virtualités d'une telle rondeur, cette puissance génitrice si

chère à sa condition, qu'elle sentait d'un seul coup lui échapper entièrement. Elle avait lâché davantage, dans cet accouchement, que l'être affamé, trop tôt libéré, mal retenu : cet enfant avait pris au passage au-delà de ce que la nature habituellement consent ; il avait réclamé beaucoup plus que son lot ; il lui avait fallu, à cette heure de départ, davantage que le dépôt étroit des origines, commun à tous.

Elle avait été imprudente d'aller se tordre de plaisir dans les champs, tout le temps que dura la moisson (si bien que l'enfant, sans trop exagérer, eut parfois le sentiment fugace qu'il était à sa manière le fruit lui aussi de cette terre de loess, poussé par le poids de chaque grain tombant dans le creux de la main – au point que mon surnom, Fenfen, finit lui-même par devenir dans mon esprit le paradigme de ce temps où les grains, bien ou trop mûrs, répandent dans l'air automnal leur fermentation melliflue), mais, au retour des moissons, sentant le poids de son ventre descendre vers son entrejambes, elle crut réparer sa première folie en s'astreignant, mais beaucoup trop tard, à de longues siestes et à de grasses matinées.

Il n'était malgré tout plus temps d'être précautionneuse, et l'enfant, que toutes les odeurs de la saison avaient tiré au-dehors, écourtant son cycle gestatoire, dès le septième mois de grossesse, poussa finalement

de tous ses membres sur le cuir vergeturé qui retenait son flux. C'est ainsi qu'il vint plus tôt que prévu, après l'écoulement des eaux, et comme transporté par elles, mais non sans que, fragilisées par un flot trop puissant et une poussée trop impatiente de l'enfant, les chairs aient eu à subir une troisième entaille : c'est à croire que ce trois-quarts de vie avait exigé que lui soit ouvert le double grand battant des entrailles de sa mère, laquelle femme gisait là, éventrée et nue.

Elle n'avait ménagé pourtant ni sa peine ni ses cris, mais en vain : l'enfant retenait le sien ; tenu à bout de bras, frappé à tour de bras, il ne pleurait pas, la souffrance du déchirement du voile de ses poumons ne se faisait pas ; et ce n'est qu'après d'interminables secondes que se fit entendre – enfin ! – un couinement rauque, un nourrisson à la voix de mêlé-cass, une voix abusée de vapeurs éthyliques, comme si l'enfant avait, les derniers mois de sa couvaison, encuvé dans sa gorge tous les parfums du sorgho, tous les éthers du chai.

\*

Des quelques hommes qu'elle avait connus, son mari était sûrement le moins bien moulé, mais, les autres demeurant inaccessibles et celui-là se faisant obéissant plus que la moyenne, elle entrevit quel parti elle pourrait bien tirer de sa mollesse,

et, sous le fallacieux prétexte de sa bêtise, comment lui imposer toutes les formes que son caprice de femme trouverait à inventer. Les familles avaient prévu et payé ce mariage, elle se marierait donc !

Certes, elle le méprisait, mais elle puiserait alors pensait-elle, dans cette absence non seulement d'amour mais de sympathie, suffisamment de désintérêt et de distance pour demeurer maître de son dégoût et de ses prévisibles tromperies. De plus, ce mariage n'allait-il pas lui permettre de quitter le lit de sa sœur aînée, le dernier rang de la famille, pour obtenir enfin son presque chez-elle et accéder au statut si envié de seconde maîtresse de maison ? Elle se maria, méprisa son mari ainsi que sa belle-mère, et comprit, mais un peu tard, qu'un carré de cuisine ne suffit pas à générer le bonheur. Après le mépris, ce fut la haine, et elle accusa secrètement l'homme en face d'elle, dans un cœur tout disposé à le couvrir de calomnies, de ne pas être autrement qu'il était.

Le dégoût fut à son comble lorsque, après quatre ans de mariage, elle découvrit l'illettrisme de celui-ci, une tare dont elle se plut à faire une ignominie, alors même qu'elle n'excella jamais dans un art qu'elle ne pratiqua autrement que pour déchiffrer tout au plus les trois caractères qui dominaient la porte de la montagne du temple le plus proche : Wulangmiao. Du moins, est-ce la vision du drame que la mère se

fit un point d'honneur à raconter, des années plus tard, et qui l'excusa, croyait-elle, d'avoir fui la maison de son mari.

Mais elle comprenait, confusément, que les courtes limites de cet homme, qui ne lui voulut ni ne lui fit jamais de mal, ne suffiraient pas à expliquer les événements qui suivirent et provoquèrent la naissance du dernier enfant, juste avant qu'elle ne disparaisse définitivement.

\*

Depuis plusieurs mois, elle ne laissait plus son mari la toucher.

Mais son corps de femme, qu'aucune piété ni aucun vœu, qu'il fut d'offrande ou de pénitence, n'avaient poussé vers une telle abstinence, manifesta bientôt son bon droit et se développa à l'extérieur d'elle-même, tout à la recherche d'un récipiendaire : elle s'était plu à croire tout d'abord qu'elle pourrait se contenter d'un demi-homme, puis, déçue par lui, qu'elle pourrait vivre sans eux, se passer d'eux, les hommes... Mais ce fut chaque fois compter sans ses appétits de femme, voire sans ses plus secrètes ambitions. C'est pourquoi, le jour où elle contempla son mari sous la pâlotte lumière de son ignardise, elle voulut bien enfin se persuader que cet ultime mauvais trait la déliait immédiatement de tout serment : débouté par tant d'ignorance, son mari, ce sac d'herbe, à force d'imbécillité,

libérait une place trop vaste pour son ombre, et légitimait que son épouse cherche désormais à se glisser dans les bras d'un autre que lui.

Son amant était marié à l'une de ses amies, laquelle, vraiment trop laide, trop grosse, trop sale, trop terreuse, la bouche toujours pleine d'un mauvais patois hérité du Hunan, ne méritait pas qu'un tel homme la possédât, membre viril mal acoquiné auquel, en guise de compensation, ma mère, comme elle eût fait une œuvre de charité, prodigua ses caresses ; d'ailleurs, elle ne le lui volait pas, elle l'empruntait seulement, sans bruit, sans témoin, sans scandale.

Ce qu'elle ressentit alors fut suffisamment inédit pour lui faire oublier que son corps, tout tremblant sous les mains de cet homme, conservait, repliées mais intactes, toutes ses richesses de fécondité. Aussi, le printemps lui fut-il fatal, et le cycle de ses menstrues s'interrompit-il tout à coup, signe avant coureur du drame qu'elle couvait.

\*